

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

ROUBAIX, LE 28 DÉCEMBRE 1880

Au moment où nous mettons sous presse les cours des valeurs d'aujourd'hui ne nous est pas encore parvenu.

Table with 3 columns: Valeurs, 27 DÉC, 28 DÉC. Rows include 3 0/0, 5 0/0, Emprunts 5 0/0, etc.

Services particuliers

Table with 3 columns: Act. Banque de France, Société générale, Crédit f. de France, etc.

BULLETIN DU JOUR

L'incident de l'odieuse accusation d'espionnage au profit de l'Allemagne formulée contre M. de Girardin par une lettre de M. Graux à la commission de Cisse, a été porté hier à la tribune.

On sait dans quelles conditions l'amendement Brisson — qui fait partie du budget des recettes — revenait hier devant la Chambre. Nous exposons encore lundi l'état de la question, mais, vu son importance, nous croyons devoir la préciser une fois de plus.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS: Annonces: la ligne... Réclames... Faits divers...

Les abonnements et les annonces ne sont pas encaissés au bureau du journal à Lille, chez M. QUARANT, Libraire, Grande-Place, à Paris, chez M. HAVAS, Libraire, 10, rue de la Harpe, à Bruxelles, chez M. L'ÉCLAIR, 10, rue de la Harpe.

grégations, c'était tout naturel de sa part, mais imposer les francs-maçons, s'y résoudrait-elle, même talonnée par le désir de quitter les bancs et d'entrer en vacances? C'est ce que l'on se demandait depuis vendredi, et le Rappel prévoyait bien s'incliner. Elle l'a fait pour l'article 3 qui a été adopté par assis et levés, mais sur l'article 4 M. Brisson a réussi à faire adopter un amendement tendant à ce que le droit de mutation par décès, ou celui de donation suivant les cas soit substitué au droit de mutation à titre onéreux. L'ensemble du budget des recettes a été ensuite voté.

Avant de lever la séance, la Chambre a ajourné par 304 voix contre 95 la proposition de loi de M. Labuze ayant pour objet d'abroger la loi de 1872, tendant à exempter du service militaire les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement, les élèves ecclésiastiques qui se préparent à entrer dans les ordres ainsi que les jeunes gens du culte protestant et du culte israélite qui sont régulièrement inscrits sur les registres de leur séminaire respectif, sous la condition que les uns soient entrés dans les ordres, que les autres aient reçu la consécration à vingt-six ans révolus.

L'INCIDENT EMILE DE GIRARDIN

Notre correspondant particulier nous écrit de Paris:

Si je ne vous ai pas parlé de l'acquisition formulée contre M. de Girardin d'être un espion prussien, c'est que je l'ai jugé indigne de prendre en considération et qu'elle a rendu à peu près inopérant. Mais puisque M. de Girardin a jugé nécessaire de porter l'affaire à la tribune, force m'est de vous en dire quelques mots.

M. Laisant a communiqué à la commission d'enquête de Cisse, une lettre à lui adressée par Mme veuve Ernest Duvrergier de Bouraine, actuellement femme de M. Georges Graux. Cette lettre, que la commission a refusé de prendre en considération et qu'elle a rendue à M. Laisant, raconte que Mme Georges Graux a été mise en rapport avec M. de Brimont, qui reçoit chez elle beaucoup de personnages diplomatiques et qu'elle a vu dans son salon M. de Girardin qui communique assidûment aux agents de M. de Brimont des renseignements sur notre situation militaire qu'il se procure de se procurer par tous les moyens possibles.

La commission Cisse, comme je viens de l'indiquer, s'est unanimement indignée, à l'audition de ce récit invraisemblable. Elle a refusé l'insertion de la lettre dans son procès-verbal, et sa manifestation a été si explicite qu'elle semblait devoir suffire pour calmer toutes les susceptibilités. Cependant, le débat provoqué par le député du 8<sup>e</sup> arrondissement a été repris à la tribune, puis, comme il s'adressait à la Chambre, puisque celle-ci, après avoir entendu la lecture de la lettre, a par un ordre du jour motivé, approuvé complètement le chef des espions allemands à Paris.

La France publie ce matin une lettre que M. Emile de Girardin a écrite samedi à M. Philippoteaux, président de la commission d'enquête de Cisse, pour l'informer que lundi, il signifiera à la Chambre des députés, l'envoi fait à la commission d'enquête, par M. Laisant d'une lettre où il est qualifié de chef des espions allemands à Paris.

Gambetta et Rochefort

M. Gambetta, voulant disculper à jamais M. Rochefort, a tiré de son portefeuille l'un de ces documents empoisonnés qui tuent la réputation démocratique d'un Deputé, d'un Ordinaire.

M. Gambetta est une sorte de Robespierre épistolaire qui se débarrasse de ses ennemis à l'aide de ses lettres, soit que sa police se les soit procurés dans les archives d'autrui, soit que son ami le prudent les ait gardés du commerce familier qu'il avait jadis avec eux. Il a de quoi résister ainsi son parti. Quoique lui-même, il le fait payer ou bien il le fait disparaître de la publicité par ce moyen plus ou moins noble de sa vindicte personnelle. Les lettres qu'il a livrées au public par l'intermédiaire du Voltaire ont, assurément, nu à M. Rochefort; il est désormais avéré que M. Rochefort, a été doublement un ingrat, en n'assistant pas aux funérailles de M. Albert Joly qu'après les crimes de la Commune et les siens, il avait prié de le défendre devant le conseil de guerre, et en assaillant de tant d'injures M. Gambetta, qui, non seulement intercéda pour sa vie auprès de M. Thiers, mais qui, après son éviction de Nougat, contribua de son argent à le rapatrier en Europe. Mais M. Gambetta a voulu le perdre au même temps dans l'estime des communaux, en produisant une de ces lettres où M. Rochefort se vantait d'avoir déconvoqué la démolition de la maison de M. Thiers et le massacre des otages, comme s'il blâmait ses deux forfaits de la Commune.

M. Gambetta a-t-il réussi par cette publication à soulever contre M. Rochefort ce mépris ou la colère des communaux? L'a-t-il déposé de sa popularité, dans le parti des Huibert et des Trinquet? Les élections nous l'apprendront peut-être. Mais, en vérité, si Paris avait autant d'esprit qu'on le lui dit, et s'il consentait à juger impartialement de tels hommes, n'aurait-il pas de M. Gambetta et de M. Rochefort un égal dégoût, et cette querelle très peu homérique qui l'a passionné cinq ou six jours ne lui paraîtrait-elle pas indigne d'une attention si complaisante?

Tous deux, dans leur républicanisme, ressemblent bien plus à des citoyens de Gènes ou de Florence que de Rome ou de Lacédémone: ce sont des démocrates qui n'ont ni une vertu sévère ni des principes rigoureux. Ils aiment également le luxe; l'un se le fournit avec sa popularité, en vendant à la multitude ses amers ou joyeux libelles; l'autre se le procure au frais et pour le plus grand honneur de la république.

Rochefort, noble par origine, se plait à se ravalier, tout en tremblant un peu quand la canaille l'entoure et le serre avec une familiarité trop fraternelle; Gambetta, plébéien de naissance, se pousse de toute la force de son bras, et se fait un plaisir de l'éducation, il se gonfle orgueilleusement à mesure qu'il s'élève, il se façonne à certains airs de commandement et de dignité, il couvrirait volontiers d'une certaine pompe gouvernementale sa modestie démocratique. Celui-là ne respecte rien, pas même sa propre personne; celui-ci, qui ne respecte personne, veut pourtant être respecté.

Dans leur égal goût de l'importance et de la supériorité, l'un est plus vaniteux, l'autre plus despotique; Rochefort est plus ardent du bruit, Gambetta du pouvoir. Tous deux révolutionnaires, Gambetta n'a été démagogue que par jeunesse ou par politique; Rochefort l'est par amour-propre et par métier. Le premier aspire à se composer une république plébéienne démocratique, de son empire, où la licence pourra régner partout où son autorité n'aura pas besoin de régner elle-même. Le second n'a pas de dessin, point de théorie, seulement le désir de prouver qu'il est capable de tout dévouement et d'exercer toutes les vengeances; il mêle la rage et la fantaisie à une sorte d'habitude professionnelle.

Rochefort flâne dans la plèbe parisienne son amour du dénigrement et du insulte. Sa fureur de salir ou d'abattre toutes les grandeurs; il l'assume en aboyant et en attaquant tout, Dieu, l'Église, la société, le gouvernement, les Assemblées, l'Université, la magistrature, même l'armée; Gambetta ne livre guère à la foule que Dieu et le clergé. L'un, gouffeur, insouciant et jactant dans une bonhomie, charme le peuple avec des calembours, des pointes, des artifices de mots et des procédés de langage qui sont presque toujours les mêmes: il a la prétention d'être un bel esprit révolutionnaire. L'autre a sur la

masse l'ascendant d'une éloquence sonore et grossière, d'un verbiage emphatique et fougueux; c'est un tribun qui, en vieillissant, ne désignait pas d'être académicien. Il y a dans Gambetta un enfant du Midi adouci et souple, qui, après avoir commencé par les bouillottes et les parades du bachelier politique, se travaille à paraître un homme d'État et même à l'être; Rochefort reste un ramis de Paris, qui, après seulement aux calembredaines et aux mauvais tours, ne sera jamais que ce qu'il est, un poison politique.

L'un est l'autre son fort ignorant. Tout ce que Rochefort ne joue guère que ce qu'il est, un génie universel: en 1870, il ne voulait être que « chef des barricades », tandis que Gambetta se proclamait à Tours ministre de la guerre et constatait et les Rochefort se contentait humblement de remuer les pavés de Paris; Gambetta maniait, épuisait, tuait des armées. Tous deux, au surplus, n'ont aucune espèce de scrupule, celui-là dans son rôle de pamphlétaire, celui-ci dans son rôle de journaliste; et pourtant ni l'un ni l'autre n'a facilement le courage de la responsabilité. Ils ne se compromettent pas volontiers. Mais Gambetta a plus d'adresse: il se tire mieux des difficultés et des périls; Rochefort a voulu être un héros, comme l'ont été l'Hôtel-de-Ville; Gambetta s'est tenu au loin, dans un prudent silence, sur la plage oisive de St-Sébastien. Ils auront eu un sort bien différent, ses favoris de la république et de Paris. Peut-être finiront-ils leurs agitations dans un même dégoût, chassés ou égarés chacun à son tour par le populaire. Quoi qu'il arrive, il semble que ni l'un ni l'autre n'a, dans l'âme ni dans l'intelligence, ce je ne sais quoi de ferme et de sûr qui fait d'un homme un grand homme.

On se le représente sans peine sous d'autres traits, à d'autres époques. Peut-être, au siècle de Louis XIV, Rochefort eût été banni du royaume ou exilé dans des terres pour une impertinence; peut-être eût-il été un grand seigneur de la Cour, un homme de bien, un homme de bien; ou bien, sa qualité de marquis lui apprendrait à ménager au moins le roi, peut-être eût-il été l'un de ces gentilshommes remuants, qui, avec les Lauzun ou les Bussy Rabutin, formaient à la cour ou dans le monde, un groupe de seigneurs mutins, indisciplinés, frondeurs d'abord, « libéraux » plus tard. Quant à Gambetta, qui ne le voit, au temps de la Révolution, commissaire aux armées du Rhin ou de la Vendée, inséparable de Vergniaud et de Danton, même sauvant sa vie sous le régime de Robespierre, créé sénateur sous l'empire, célébrant les victoires de Napoléon à l'envie des Fontanes et des Fouché, s'engraissant dans cette servitude enthousiaste et méritant à la fin un titre dans la noblesse nouvelle, un apogée dans une principauté quelconque du pays ligurien?

Nous lisons dans la Patrie:

Un de nos lecteurs nous écrit pour nous demander qui a nommé général le pharmacien Bordone.

Notre réponse est facile: C'est M. Gambetta.

Le citoyen Bordone, qui n'était que colonel de Garibaldi, vit sa position embellir par M. Gambetta, ministre de la guerre de France.

C'est le lendemain de l'arrestation de l'honorable M. Pinard que Bordone apprit que le gouvernement de la Défense nationale venait de reconnaître les immenses services rendus par le chef d'état-major de l'armée des Vosges en lui conférant le titre de général de brigade.

Bordone ne se possédait plus. Une demi-heure après, son képi avait six galons, et au-dessus de la visière resplendissaient deux étoiles d'argent.

Le général Bordone fit bien les choses: il fut le premier d'une façon solennelle; le dessert seul du dîner qu'il offrit à ses officiers coûta mille francs — on peut en recueillir la preuve auprès des habitants d'Autun, — tandis qu'il n'y avait pas de fonds pour donner un drap de lit aux soldats mourants à l'hôpital.

A travers les clubs

M. ROCHFORT A LA SALLE LEVIS ET A LA SALLE FAVIER

M. Henri Rochefort s'est rendu, hier, à deux réunions tenues, l'une à la salle Levis, aux Batignolles, l'autre à la salle Favier, à Belleville. C'était la première fois que le chef de l'Intransigeance se montrait

en public depuis la polémique qu'il a soutenue contre M. Gambetta. Une réception chaleureuse lui a été faite dans chacune de ces deux salles.

La vaste salle Levis avait été, pour la circonstance, ornée de superbes drapeaux rouges et de six escudoons également rouges sur lesquels étaient peints en lettres noires les noms des citoyens Th. Ferré, Verlin, Raoul Rigault, Delescluze, Flourens et Duval.

A deux heures, après trois quarts d'heure d'attente, les assistants peuvent enfin saluer de leurs applaudissements l'entrée de leur idole.

Sans perdre de temps, le citoyen Rochefort ouvre la séance par une allocution qui produit dans l'auditoire une profonde impression.

« Citoyennes, citoyens, dit-il, je suis bien heureux de me retrouver au milieu de vous, après les honteuses manœuvres tentées par l'opportunisme pour nous désestimer. Les esclaves de Gambetta ne se sont pas seulement conduits comme des mécréants, en cette circonstance, mais aussi comme des niais, permettez moi de le dire. Ils venaient élever un monument à la mémoire de l'un des leurs, l'avocat Albert Joly, et ils n'ont réussi qu'à nous contraindre de révoquer son nom et de le condamner à 6 mois de suspension par le conseil de l'ordre des avocats de Versailles, pour avoir vendu les papiers secrets de notre pauvre Rossel.

Il en a été de même pour moi, il s'est trouvé un homme pour dérober un brouillon de lettre et des papiers de famille m'appartenant, en échange d'une candidature dans le département de Seine-et-Oise. L'opportunisme a commis une grosse faute en provoquant une parodie entre ces hommes et les nôtres, entre eux rapus, satisfaits, agitateurs, tripoteurs d'affaires, toujours à la Bourse, et nous, qui n'avons jamais obtenu de la République que des coups de fusil, le bague ou l'exil.

Ce parallèle était tout indiqué, mais l'estime qu'ils ont eu de vous, mes frères, en cette circonstance, a été de vous arrêter à la fin. Je donne la parole à la citoyenne Pauline Minck.

Cette déclaration est accueillie par les cris mille fois répétés de: Vive Rochefort! A bas Gambetta!

Sur la proposition d'un citoyen, l'assistance vote à l'unanimité des félicitations au citoyen Rochefort.

Après un long discours sur la « Libre Pensée » par la citoyenne Pauline Minck, une quête est faite au profit des rapatriés du Mexique; elle produit 106 fr. 90 c.

Pendant que les citoyens parés de rubans rouges parcourent la salle, des plateaux à la main, pour recueillir les offrandes de l'assistance, plusieurs artistes se font entendre.

A trois heures, le citoyen Alphonse Humbert annonce qu'il va remplacer à la présidence le citoyen Rochefort, qui est attendu à la salle Favier.

Le citoyen Rochefort quitte, en effet, la salle, où de rares amateurs demeurent pour entendre la citoyenne Louise Michel.

Il est quatre heures lorsque le frère ou est monté le rédacteur en chef de l'Intransigeant s'arrête devant la porte du concert Favier, 3, rue de Belleville.

Le citoyen Raoul Carnat, qui improvise une série de recommandations en vue des élections municipales, cède la place au citoyen Rochefort, qui s'exprime en ces termes:

« Citoyens, je ne vous parlerai pas longuement. Les événements qui se préparent et nous laissent pas le temps de faire de longues dissertations. Il faut seulement que je vous donne un conseil.

Vous avez vu ce que valent les opportunistes; vous avez compris qu'il sont capables de tout; je vous le demande, citoyens, que deviendriez-vous si les intérêts de la ville de Paris s'insommaient entre les mains de ces agitateurs, de ces manieurs d'affaires? Comme je le disais ce matin dans mon journal, le prix du gaz ne sera pas abaissé, parce que la fortune des amis de M. Gambetta est fondée sur les actions de la Compagnie telle qu'elle existe. Le Palais-Bourbon est aujourd'hui, comme sous l'empire, un vaste champ d'affaires. Jadis, quand on entendait parler d'une affaire véreuse on disait: « Morry est là-dedans »; aujourd'hui c'est changé, on dit: « Les opportunistes et leur chef sont là. »

C'est pour toutes ces raisons, citoyens, que vous ne devez plus voter avec eux. Dans les prochaines élections, il ne s'agit pas seulement des intérêts de la ville de Paris. C'est votre bonheur qu'il faut sauvegarder.

« Citoyennes, citoyens, dit-il, je suis bien heureux de me retrouver au milieu de vous, après les honteuses manœuvres tentées par l'opportunisme pour nous désestimer. Les esclaves de Gambetta ne se sont pas seulement conduits comme des mécréants, en cette circonstance, mais aussi comme des niais, permettez moi de le dire. Ils venaient élever un monument à la mémoire de l'un des leurs, l'avocat Albert Joly, et ils n'ont réussi qu'à nous contraindre de révoquer son nom et de le condamner à 6 mois de suspension par le conseil de l'ordre des avocats de Versailles, pour avoir vendu les papiers secrets de notre pauvre Rossel.

Il en a été de même pour moi, il s'est trouvé un homme pour dérober un brouillon de lettre et des papiers de famille m'appartenant, en échange d'une candidature dans le département de Seine-et-Oise. L'opportunisme a commis une grosse faute en provoquant une parodie entre ces hommes et les nôtres, entre eux rapus, satisfaits, agitateurs, tripoteurs d'affaires, toujours à la Bourse, et nous, qui n'avons jamais obtenu de la République que des coups de fusil, le bague ou l'exil.

Ce parallèle était tout indiqué, mais l'estime qu'ils ont eu de vous, mes frères, en cette circonstance, a été de vous arrêter à la fin. Je donne la parole à la citoyenne Pauline Minck.

Une triple saive d'applaudissements salués ces paroles. Le citoyen Carnat termine son discours, et les artistes de l'Indroist, Mlle Augusta, M. Marlin, Mlle Juliette, viennent tour à tour chanter quelques morceaux de musique.

A cinq heures et demie, le citoyen Rochefort se retire. Une foule considérable l'attend à la sortie et escorte sa voiture jusqu'au boulevard de Belleville criant toujours: « Vive Rochefort! A bas Gambetta! Vive la République! »

LETTRE DE PARIS

de notre correspondant particulier

Paris, 27 décembre 1880.

A l'ouverture de la Bourse, on considérait la situation relative à l'amendement Brisson comme très-détendue au sein de la Chambre des députés. La réunion tenue, hier, par la gauche républicaine, réunie ou M. Wilson a vivement insisté pour le vote de la rédaction sénatoriale, en faisant observer qu'elle serait beaucoup plus efficace que le projet voté par la Chambre contre les congrégations qui ne pourraient plus, en se transformant en société civile, échapper à l'impôt. La conviction qu'on est au Palais Bourbon que le Sénat ne cédera pas, enfin le langage des organes opportunistes, tout semble indiquer que la majorité ne fera pas d'opposition au budget des recettes tel qu'il ressort de la délibération du Sénat.

J'ajouterai que le monde des affaires n'a jamais pris au sérieux qu'il ne fallait la résolution de la Commission du budget déclarant qu'elle se refusait à toute transaction, ces résolutions formulées trois jours avant le vote du Sénat n'ayant d'autre but que d'intimider les hésitants du Luxembourg. D'ailleurs, si le complot éclatait ce n'est pas à la droite du Sénat, mais bien aux gauches de cette assemblée que devraient s'en prendre les républicains et l'on tient pour certain que cette considération seule suffira pour avoir raison des derniers scrupules de M. Gambetta et de ses amis.

La nomination comme sénateur de l'Aude, par 267 voix, de M. Guyot, appartenant à la gauche républicaine et patroné par M. Casimir Périer, constitue un succès pour les modérés. M. Louis Sausser, son concurrent, dont les opinions sont celles de l'extrême-gauche, n'a rallié que 176 suffrages. De leur côté, les opportunistes peuvent enregistrer aujourd'hui à leur profit celle de M. Dyonis Ordinaire, comme député de Pontarlier. M. Dyonis Ordinaire, ex-rédacteur de la Petite République française, n'avait pas de concurrent; il a obtenu sur 9,791 votants 7,392 voix; il y a eu 2,399 bulletins blancs.

En somme, ce sont deux nouveaux renforts pour M. Gambetta, attendu que les nouveaux élus sont acquis d'avance à la politique de transactions et d'expédients qui doivent assurer le succès des combinaisons relatives au scrutin de liste.

Hier, il y a eu à la salle Levis et à la salle Favier des conférences sur la pensée libre, mais qui n'ont été évidemment qu'un prétexte pour fournir à M. H. Rochefort l'occasion de s'expliquer publiquement sur ses récentes déclarations avec M. Gambetta. M. H. Rochefort a, en effet, accusé M. Albert Joly d'avoir vendu sa lettre à M. Gambetta contre le siège de député de Seine-et-Oise. Naturellement l'assistance composée de 2500 personnes au moins, a acclamé le directeur de l'Intransi-

ne déviara plus d'une ligne. A demain, n'est-ce pas?

— A demain!

Après avoir exécuté la promesse qu'il avait faite à l'aise et s'être occupé des derniers devoirs à rendre aux deux défunts. M. Laroche se mit à parcourir le village et entra chez tous les gens qu'il connaissait, et à tous il disait:

« Ma fille allait mourir, et M. Hervey l'a guérie; quatre de mes ouvriers étaient atteints du choléra, et soignés à temps par M. Hervey, le danger a disparu. Faites comme moi, faites comme Renaud et les autres si vous tenez à conserver la vie.

Quelques incurables coururent chez les ouvriers de M. Laroche et s'assurèrent qu'il avait dit vrai. Les sergents partisans de Prosper Malicorne s'abstenirent, les apathiques et les poltrons se laissèrent mourir.

M. Laroche ne s'arrêta pas là. Il visita ses voisins, ses amis, les fermes près de sa maison; il parcourut les communes environnantes et parla en tels termes de Jacques Hervey que bientôt, d'Auxerre à Avallon, il ne fut plus question que du nouveau médecin de Châteaubernard. Plus il s'éloignait du village, et plus sa propagande était fructueuse; la distance diminuait l'influence de Malicorne.

Pendant ce temps, quelle était la conduite de l'usurier et de son fils?

FEUILLETON DU 28 DÉCEMBRE

— 18 —

LES RIVALITÉS

PAR ARMAND LAPORTE

IX

Etes-vous convaincu, monsieur le docteur?

— Je suis un mauvais calculateur, monsieur Laroche, mais je sais une chose, c'est que la haine de Malicorne m'a prouvé le plus grand bien qu'un homme puisse envier sur terre: de grandes et sincères amitiés, la vôtre et celle de M. Fromentin.

— Le notaire de Vermanton?

— Oui.

— Je le tiens en haute estime, et tous les honnêtes gens professent à son égard la même opinion que moi. Maintenant, docteur, que nous sommes d'accord, partons; vos fonctions vont commencer tout de suite; il me manque cinq ouvriers aujourd'hui, je crains qu'ils ne soient atteints du choléra.

— C'est par là qu'il fallait débiter! s'écria le médecin, conduisez-moi bien vite chez eux.

Dans la première maison où ils entrèrent le père était mort, la femme agonisait; l'aînée, une femme de soixante-douze ans, immobile et froide comme la statue de la Douleur, cachait dans ses bras la tête d'un enfant de cinq à six ans; des yeux de la vieille femme coulaient des larmes qui semblaient se congeler sur ses joues ridées.

— Il est trop tard, dit Jacques Hervey après avoir jeté un coup d'oeil sur ce triste tableau.

M. Laroche s'adressa à l'aînée: — Bonne mère, lui dit-il, prenez courage, je n'abandonnerai ni vous ni votre petit-fils.

— Emmenez-le, répondit la vieille; mais à moi, c'est fini, je ne survivrai pas à mes enfants.

— Dans une heure je repasserai ici. Les deux hommes sortirent.

— Auriez-vous pu les sauver? demanda M. Laroche à Jacques Hervey.

— Il y a deux heures, oui! Ils entrèrent dans une seconde maison.

Là, un homme d'une force athlétique lutait contre la maladie. Semblable à ces chiens centenaire que l'ouragan frappe sans les abattre, il se roidissait contre le terrible fléau et ne voulait pas mourir.

— Tiens bon, mon vieux Renaud, dit M. Laroche, voici monsieur, un habile médecin, qui vient à ton aide.

— Vous me l'avez dit, madame Renaud dit M. Laroche.

— C'est que... — Eh! bien? — Nous lui devons au moins cinquante francs.

— Je les paierai pour vous.

— Il nous mettra à la porte de cette maison qui lui appartient.

— Je vous logerai.

La femme se tut, mais sa crainte ne semblait pas apaisée.

— C'est Prosper Malicorne qui soignait votre mari? demanda M. Laroche.

— Oui, monsieur.

— Et sa dernière visite date de quand? — Il y a une heure.

— Eh! bien, ferme ta porte à Prosper Malicorne, et je réponds de tout! Tu m'as compris, n'est-ce pas, et tu sais ce que vaut ma parole?

— Oui!

Madame Renaud leva les bras au ciel, son appréhension était grande.

— Ah! mon Dieu! dit-elle.

— Tenez-vous donc tranquille, ma brave madame Renaud, et n'ayez crainte. Malicorne ne dévora que ceux qui ne savent pas se défendre. Avec ceci, — il montra les fameuses pilules, — je vous réponds que nous sommes maîtres de lui.

— Je reviendrai ce soir, dit Jacques Hervey au malade. Ne vous tourmentez pas, suivez mes prescriptions, et dans trois jours vous travaillerez.

— Bien vrai? — Je vous l'affirme.

La même scène ou à peu près eut lieu chez les trois autres malades.

L'énergique volenté de M. Laroche, l'autorité qu'imposait la tranquillité du médecin et son assurance obtinrent partout le même résultat.

te; comme toi elle avait été atteinte du choléra; M. Hervey l'a soignée, et en ce moment tout danger a disparu; elle est sauvée. Il en sera ainsi de toi veux-tu vivre?

— Oui! dit énergiquement le malade.

Eh! bien, ferme ta porte à Prosper Malicorne, et je réponds de tout! Tu m'as compris, n'est-ce pas, et tu sais ce que vaut ma parole?

— Oui!

Madame Renaud leva les bras au ciel, son appréhension était grande.

— Ah! mon Dieu! dit-elle.

— Tenez-vous donc tranquille, ma brave madame Renaud, et n'ayez crainte. Malicorne ne dévora que ceux qui ne savent pas se défendre. Avec ceci, — il montra les fameuses pilules, — je vous réponds que nous sommes maîtres de lui.

— Je reviendrai ce soir, dit Jacques Hervey au malade. Ne vous tourmentez pas, suivez mes prescriptions, et dans trois jours vous travaillerez.

— Bien vrai? — Je vous l'affirme.

ne déviara plus d'une ligne. A demain, n'est-ce pas?

— A demain!

Après avoir exécuté la promesse qu'il avait faite à l'aise et s'être occupé des derniers devoirs à rendre aux deux défunts. M. Laroche se mit à parcourir le village et entra chez tous les gens qu'il connaissait, et à tous il disait:

« Ma fille allait mourir, et M. Hervey l'a guérie; quatre de mes ouvriers étaient atteints du choléra, et soignés à temps par M. Hervey, le danger a disparu. Faites comme moi, faites comme Renaud et les autres si vous tenez à conserver la vie.

Quelques incurables coururent chez les ouvriers de M. Laroche et s'assurèrent qu'il avait dit vrai. Les sergents partisans de Prosper Malicorne s'abstenirent, les apathiques et les poltrons se laissèrent mourir.

M. Laroche ne s'arrêta pas là. Il visita ses voisins, ses amis, les fermes près de sa maison; il parcourut les communes environnantes et parla en tels termes de Jacques Hervey que bientôt, d'Auxerre à Avallon, il ne fut plus question que du nouveau médecin de Châteaubernard. Plus il s'éloignait du village, et plus sa propagande était fructueuse; la distance diminuait l'influence de Malicorne.

&lt;